

Francophonies d'Amérique



La Variation dialectale dans le parler français des Métis de l'Ouest canadien

Robert A. Papen

Numéro 3, 1993

Le français, langue maternelle, en milieux minoritaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004439ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004439ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Papen, R. A. (1993). La Variation dialectale dans le parler français des Métis de l'Ouest canadien. *Francophonies d'Amérique*, (3), 25–38.
<https://doi.org/10.7202/1004439ar>

LA VARIATION DIALECTALE DANS LE PARLER FRANÇAIS DES MÉTIS DE L'OUEST CANADIEN

Robert A. Papen
Université du Québec à Montréal

Dans Papen (1984), nous avons essayé de démontrer qu'il existait en Amérique une variété de français qui, de par de nombreux aspects phonologiques, morphologiques, syntaxiques et lexicologiques, se distinguait de tous les autres parlers français du continent. Il s'agissait du français parlé par les Métis des Prairies canadiennes, parler (dorénavant FM) qui avait vraisemblablement vu le jour au début du XIX^e siècle, mais dont les origines risquent de demeurer relativement obscures étant donné l'absence à peu près totale de données historiques. Nous avons également signalé l'existence d'une autre langue, appelée *mitschif*, utilisée par certains Métis plus âgés. Cette langue présente des caractéristiques tout à fait exceptionnelles, voire inattendues, puisque sa grammaire intègre des éléments français et cris. Plus précisément, le syntagme nominal est, à toutes fins pratiques, identique au français, alors que le verbe vient fondamentalement du cri (surtout du cri dit « des Plaines »). Les prépositions, les conjonctions, les adverbes, etc., se répartissent plus ou moins également entre les deux langues. La syntaxe générale de la phrase a tendance à être plus crie que française étant donné l'importance qu'a le verbe en cri. Voici quelques phrases typiques :¹

- (1) Li plāš plē-d-ny *nimije* : *te* : *n* pur la muraj
« J'aime bien les planches pleines de nœud pour les murs. »
- (2) La torčy su du jyr II mel *lšnihka* : *čika* : *te* : *w*
« La carapace (son dos dur) de la tortue s'appelle le "mail". »
- (3) Tut li flmel danimal *aja* : *wak* II let ē ku *ka* : *učīwa* : *šimišičik*
« Toutes les femelles d'animaux ont du lait une fois qu'elles mettent bas. »

Si nous passons sous silence la partie crie du *mitschif* (à propos des verbes), pour nous attarder davantage sur les termes « français », il appert que nous sommes en présence d'un français phonologiquement, morphologiquement et syntaxiquement différent du français hexagonal ou de l'une ou l'autre des variantes du français parlé ailleurs au Canada ou en Amérique. Par exemple, la réalisation [torčy] « tortue » là où en français standard on a [tɔRty] et en français canadien [tɔRt^sy]; la réalisation [ny] pour

« nœud », là où on s'attend à [nø]; la réalisation [du] pour « dos », normalement prononcé [do]; la forme « femelles d'animal » plutôt que « femelle d'animaux » et « la tortue son dos dur » plutôt que « le dos dur de la tortue ». C'est que la partie française du mitchif est relativement identique à la variété de français utilisée par les Métis dits « historiques », c'est-à-dire ceux qui s'étaient installés dans l'ancienne colonie de la Rivière-Rouge. Il est donc évident que ce sont ceux-ci, ou du moins leurs descendants, qui ont créé cette nouvelle langue, le mitchif.

Les recherches subséquentes (Papen, 1987; 1988) nous ont permis d'établir l'étonnante homogénéité de nombreux aspects structuraux du FM. Il faut souligner, par contre, que les données dont nous disposions venaient de locuteurs mitchifs de la Montagne à la Tortue (Dakota du Nord), ceux-ci étant bilingues mitchif-anglais; de locuteurs de Boggy Creek/San Clara et de Saint-Lazare (centre-ouest du Manitoba), locuteurs trilingues mitchif-français-anglais; et de locuteurs venant de Duck Lake, Batoche, Saint-Laurent, Saint-Louis (Saskatchewan), locuteurs bilingues français-anglais (sauf un qui parlait également le mitchif).

Selon les données que nous possédions à ce moment-là, et en nous limitant aux seuls aspects phonologiques, voici les particularités du FM, suivies d'un ou plusieurs exemples :

Les voyelles

- 1.1 La fermeture (plus ou moins systématique) des voyelles mi-fermées : /e/ > [i], -/ø/ > [y] et /o/ > [u]; dos : [du].
- 1.2 Le non-allongement des voyelles devant certaines consonnes, dites « allongeantes », surtout /R/; la terre : [later].
- 1.3 La non-diphtongaison des voyelles moyennes (longues) comme en français québécois; mon père : [mûper], au lieu de [môpa jR].
- 1.4 La nasalisation des voyelles en contact avec une consonne nasale (surtout /ɲ/ ou /n/ + /j/); poignée : [pōjê], maison : [mæzū].
- 1.5 Le refus d'antériorisation de la voyelle nasale /ã/ comme en français québécois; Saint-Laurent : [sêlɔrã], et non pas [sêlɔRæ].
- 1.6 Une tendance à réaliser la voyelle nasale /œ̃/, comme dans « défunte » : [difœ̃t]. Par contre, le déterminant « un, une » se prononce le plus souvent [æ̃], [ɛn] ou [æ̃n].

Nous avons également noté, entre autres, les ressemblances phonologiques suivantes avec d'autres parlers canadiens :

- 1.7 Le relâchement des voyelles fermées : « petite » [pĕlt], « lune » [lYn], « bout » [bUt].
- 1.8 La postériorisation de /a/ en [ɔ] : « ça » [sɔ], « là » [lɔ], « soldat », [sɔldɔ].

1.9 L'ouverture de /ɛ/ en [æ] devant /r/ + consonne en fin de syllabe : « verte » [vært], « cervelle » [særvɛl], ferme [færm].

1.10 La réalisation en [wɛ] de la diphtongue *oi* (et l'effacement d'un /v/ qui précède) dans des mots comme « moi, toi, roi, loi, avoir, voir ».

Quant aux consonnes, nous avons observé les différences et les ressemblances suivantes :

Les consonnes

2.1 La réalisation en affriquée alvéopalatale ([tʃ] et [j]) des occlusives dentales /t/ et /d/ devant les voyelles /i/ et /y/ et les semi-voyelles correspondantes /j/ et /ɥ/, au lieu d'une réalisation purement alvéolaire ([t^s] et [d^z]), comme dans la plupart des parlers québécois².

2.2 La palatalisation des occlusives vélaires /k/ et /g/ en [č] et [j], respectivement, devant les voyelles antérieures : « culotte » [čylot], « cœur » [čœr], « gueule » [jœl]³.

2.3 La réalisation en [j] de la nasale palatale /ɲ/ et du groupe /nj/ : « poignée » [pōjē], « dernier » [dærjē], « ivrogne » [ivrōj].

2.4 La réalisation d'un /r/ apical, jamais uvulaire comme en français du Québec à l'est de l'Outaouais; en cela, le FM se rapproche des parlers acadiens et de tous ceux à l'ouest de l'Outaouais.

2.5 L'assimilation nasale des groupes consonantiques finals comme dans « tombe » [tōm], « bombe » [bōm], « jambe » [žām].

2.6 L'harmonisation des constrictives sifflantes et chuintantes; on a soit les unes, soit les autres : « chasser » [sase] mais pas [šase]; « sauvage » [šavaž] mais pas [savaž]; « sèche » [šɛš]; « châssis » [sasi].

2.7 La labialisation de /k/ et /g/ devant la voyelle postérieure /ɔ/, « cor-don » [k^wɔrdū], « gorgée » [g^wɔrži].

2.8 La substitution de /r/ pour /l/ : « lougarou » [rugaru], « blaireau » [breru], « alcool » [arkohol].

Néanmoins, on retrouve en FM un certain nombre de phénomènes également connus dans d'autres parlers d'Amérique (et d'ailleurs) :

2.9 La simplification des groupes consonantiques en fin de mot : « trouble » [trub], « simple » [sɛp], « chèvre » [šɛv].

2.10 La réalisation du « h aspiré » : « hache » [haš], « dehors » [dəhor].

Ces quelque vingt règles phonologiques suffisent pour démontrer à quel point le FM diffère de tous les autres dialectes français d'Amérique et à quel point aussi il peut leur ressembler.

Le fait que de nombreux locuteurs du mitchif ne connaissent pas le français (autre que les noms et leurs déterminants) et qui, néanmoins, prononcent systématiquement les énoncés « français » de leur langue de manière identique aux locuteurs du français métis prouve que le mitchif a été façonné assez tôt par des locuteurs bilingues français-cri et que le FM n'a pas beaucoup évolué depuis le XIX^e siècle. Bien sûr, on peut se demander pourquoi le mitchif n'est pas (et même n'a jamais été) connu de tous les Métis; comment il se fait que le mitchif est constitué linguistiquement du FM et du cri, alors qu'on sait que c'est le saulsteaux, dialecte manitobain de l'oïbwe, langue algonquienne parente du cri, qui était parlé dans la colonie de la Rivière-Rouge? On peut également se demander si tous les Métis francophones, éparpillés sur cet énorme territoire que représentent les trois provinces de l'Ouest à l'est des Rocheuses, et isolés les uns des autres, parlent effectivement le même dialecte.

Bakker (1992) nous donne des éléments de réponse à notre première question. Le mitchif serait constitué du FM et du cri, et non pas du saulsteaux comme on aurait pu s'y attendre, parce que le mitchif s'est développé au cours du XIX^e siècle au sein de la communauté des nombreux Métis qui gagnaient leur vie à chasser le bison et qui « hivernaient » (c'est-à-dire passaient l'hiver sous la tente avec les Indiens) dans les régions au sud et à l'ouest de la colonie, précisément là où se parle le cri, et non le saulsteaux (Bakker, 1992, p. 162–169)⁴. C'est également Bakker (1992) qui explique pourquoi le mitchif n'est pas et n'a jamais été parlé par tous les Métis francophones. C'est qu'assez tôt une stratification sociale s'est établie chez les Métis — même si cela peut nous sembler assez étonnant de prime abord. Selon de nombreuses sources historiques (Giraud, 1945; Saint-Onge, 1990, cités dans Bakker, 1992), une distinction existait entre les Métis plus ou moins sédentaires, s'adonnant surtout à l'agriculture, à l'élevage ou à la pêche, et les Métis qui vivaient de la chasse au bison ou, encore, qui travaillaient pour les compagnies de fret, conduisant leurs charrettes d'un bout à l'autre des Prairies⁵. Selon Bakker (1992, p. 53):

The French speaking agriculturalists held important positions in the Metis institutions. They cultivated the land and planted gardens and combined this with fishing [...] They were only little involved in hunting [...] That these class differences still played a role in this century is clear from St-Onge's [*sic*] study of the community of Saint-Laurent, a French-speaking Metis community on the southeastern shore of Lake Manitoba. There used to be a community adjacent to the village whose inhabitants were considered dirty and uncouth by the farmers and fishermen of Saint-Laurent.

Cet état de fait nous a incité à vérifier la thèse longtemps répandue concernant l'homogénéité des Métis. L'étude ethnographique du village de Saint-Laurent (Manitoba) menée par Lavallée (1988) s'est avérée non seulement d'un très grand intérêt, mais elle nous a permis d'aborder de front la question de l'homogénéité du FM. L'étude de Lavallée retrace l'histoire

orale de son village natal telle que vécue par les résidents eux-mêmes⁶. Ce village est situé sur la rive orientale du lac Manitoba, dans la région qu'on appelle « l'entre-lacs » (*interlake region*), à quelque 90 kilomètres au nord-ouest de Winnipeg. La région fut habitée par quelques familles métisses dès 1824, originaires de Pembina (localité sise sur la frontière internationale actuelle, directement au sud de Winnipeg), attirées par la possibilité d'y faire de la pêche, ainsi que par un deuxième groupe venu de Saint-Boniface en 1826. Une mission oblate y fut installée en 1861 et une première école, en 1870. En 1881, la municipalité rurale de Saint-Laurent fut créée par l'assemblée législative provinciale; il y avait à ce moment-là une population d'une trentaine de familles. Aujourd'hui, la municipalité compte environ 1 100 personnes dont les trois quarts sont des Métis. La différence est constituée de quelques Mennonites d'origine allemande, de quelques descendants de familles bretonnes, arrivées au début du siècle, de familles canadiennes-françaises installées là-bas au cours des années 30 et, plus récemment, de vacanciers saisonniers de Winnipeg, vraisemblablement de langue anglaise (Lavallée, 1988, p. 28–29).

Selon Lavallée, la très grande majorité des résidents de Saint-Laurent, quel que soit l'âge, parlent encore français, mais personne ne parle (et probablement n'a jamais parlé) le mitchif⁷. Selon lui, on peut caractériser l'histoire linguistique du village de la façon suivante :

1. Avant 1820 : Monolinguisme généralisé; les langues autochtones : le cri, l'assiniboine et, surtout, le saulteaux.
2. 1820–1930 : Bilinguisme plus ou moins généralisé : le français et une ou plusieurs langues autochtones.
3. 1930–1950 : Monolinguisme généralisé : les résidents ne parlent plus les langues autochtones, mais uniquement le français. Répression du français local en faveur du français « canadien ».
4. Depuis 1950 : Bilinguisme généralisé : le français et l'anglais. Prise de conscience de la valeur du parler local.

On nous permettra d'ajouter une autre période :

5. Futur : Monolinguisme plus ou moins généralisé : l'anglais. Même si de nombreux jeunes parlent encore français, le taux d'anglicisation est de plus en plus élevé, comme ailleurs dans l'Ouest canadien.

L'étude de Lavallée (1988) est basée sur une série d'entrevues effectuées auprès de 51 personnes (27 hommes et 24 femmes) âgées de 17 à 96 ans; ces entrevues ont une durée de une à deux heures chacune pour un total de 64 heures de conversations « dirigées » portant sur des sujets variés, mais toujours très familiers et très personnels pour les participants. Dans tous les cas, l'intervieweur, le père Lavallée lui-même, est très bien connu des interviewés, car il fait partie intégrante de la communauté. Le niveau de langue utilisé est à peu près toujours le « vernaculaire⁸ ».

Nous avons réparti les 51 sujets selon des tranches d'âge telles que ventilées dans le tableau 1.

TABLEAU 1
Répartition des sujets par tranche d'âge et par sexe

	HOMMES	FEMMES
81 +	3	5
61-80	10	6
41-60	8	6
21-40	3	2
0-20	3	1
TOTAL	27	20

Note : 4 personnes (1 H, 3 F) n'ont pas voulu donner leur âge, mais selon le contenu de l'interview, elles se situent dans les cases 61-80 ou peut-être dans celle des 81 +.

Dans le cadre de cette étude préliminaire, nous n'avons pas cru bon d'identifier les groupes socio-économiques car, selon les données fournies par Lavallée (1988), on observe maintenant peu de stratification sociale au village, par rapport à ce qui existait dans le passé.

La présente étude est une analyse préliminaire, car les entrevues n'ont pas encore été toutes transcrites. Nous ne sommes donc pas en mesure de fournir des données quantitatives précises. Notre objectif premier a été de nous donner une idée générale du parler des gens de Saint-Laurent, particulièrement par rapport aux vingt phénomènes phonologiques décrits plus haut. Nous avons sélectionné au hasard deux sujets pour chacune des cases identifiées au tableau 1, sauf pour la case F 0-20 puisqu'il n'y a qu'un seul sujet. Nous avons procédé à une analyse globale d'une bonne partie de chaque enregistrement afin de déterminer la présence ou l'absence des vingt traits phonologiques pertinents ainsi que la systématique ou la variabilité de chaque phénomène⁹.

Dans les tableaux suivants, nous indiquons par un « plus » (+) le trait qui nous semblait être présent de manière systématique, et par un « moins » (-) l'absence constante du trait concerné. Lorsque nous indiquons que le phénomène est variable (indiqué par ≈), c'est que nous avons pu remarquer soit une variabilité *interne* chez un même locuteur, ou une variabilité *externe* entre deux locuteurs ou plus. Un point d'interrogation indique que l'analyse préliminaire ne nous a pas fourni suffisamment de données pour déterminer la systématique ou la variabilité du phénomène.

Voici le tableau des voyelles où nous avons repris dans le même ordre les dix traits identifiés en 1.0.

TABEAU 2
Réalisation des traits phonologiques retenus : les voyelles

	81 +		61-80		41-60		21-40		0>20	
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
1.1 /e/ > [i]	≈	≈	≈	≈	≈	≈	≈	≈	≈	≈
1.2 V > V; dev. /r/	-	≈	-	≈	≈	≈	-	≈	-	≈
1.3 diphthong.	-	-	-	-	-	-	-	-	≈	≈
1.4 V > V̂	≈	≈	≈	≈	≈	≈	+	≈	≈	≈
1.5 ā > æ	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1.6 /œ/ > [æ]	≈	≈	-	-	≈	≈	-	≈	≈	≈
1.7 /i/ > [I]	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
1.8 /a/ > [ɔ]	+	≈	+	≈	+	+	+	+	+	+
1.9 /ɛ/ > [æ] dev. rC#	+	-	+	≈	+	≈	≈	≈	≈	?
1.10 /wa/ > [wɛ]	≈	≈	≈	≈	≈	≈	≈	≈	≈	≈
	+	+	+	+	≈	≈	≈	≈	≈	≈

Ce tableau exige quelques explications :

- 1.1 La fermeture des voyelles moyennes, typiques de la partie FM du mitchif, est beaucoup plus variable dans le parler de Saint-Laurent. La fermeture de /e/ en [i] est relativement catégorique, surtout en position finale non entravée (« pied » [pi], « été » [iti]); le /ø/ se prononce variablement [ø] ou [y] et la fermeture du /o/ est plus rare : on entendra variablement « trop » [tro] ~ tru], « côté » [koti] ~ kuti]. Dans certains mots contenant /u/, on entend plutôt [o] : « souper » [sopi], « couteau » [koto], « loup » [lo]. Serait-ce là l'effet de l'« hypercorrection » ?

- 1.2 Le phénomène de l'allongement vocalique est fort complexe en français puisqu'il faut distinguer, d'une part, les voyelles longues inhérentes comme dans « bête » (par opposition à « bette ») et certaines voyelles qui sont toujours longues en syllabe accentuée entravée: « saule » [so:l], « veule » [vø:l], « hante » [ā:t], et, d'autre part, les voyelles « normales » qui s'allongent seulement devant les consonnes dites « allongeantes »: /ʒ/, /z/, /v/ et surtout /R/ (ainsi que le groupe /vR/). Nous nous sommes arrêté uniquement au cas de l'allongement vocalique devant /r/. Il est frappant que cet allongement ne se fait pas ou ne se fait que variablement dans le parler de Saint-Laurent. Ici, les femmes, de quelque âge que ce soit, semblent être plus conservatrices que les hommes. Les voyelles sont non seulement brèves devant un /r/ final, mais les moyennes ouvertes se ferment souvent: « père » [per], « sœur » [sœr] ~ [sør].
- 1.3 La diphtongaison des voyelles, comme en FQ, est totalement inconnue chez les Métis de Saint-Laurent, sauf chez les jeunes de moins de vingt ans qui réalisent /ɛ:/ en [e j] « seize » [se jz]. Le parler de Saint-Laurent est ici semblable au parler de nos autres informateurs et aux locuteurs du mitchif.
- 1.4 La nasalisation des voyelles au contact d'une consonne nasale, surtout la palatale /ɲ/ (prononcée le plus souvent [j]), est également plus variable qu'en FM du mitchif et de la Saskatchewan. Curieusement, les jeunes âgés de moins de vingt ans semblent nasaliser systématiquement: « maison » se prononce [mæ̃zʃ], « poignée » [pɔ̃jæ̃].
- 1.5 Tout comme pour les autres locuteurs du FM, la nasale /ã/ se réalise [ã], jamais [æ̃] comme dans de nombreux parlers québécois (surtout de la région de Montréal); « Saint-Laurent » [sæ̃lorã].
- 1.6 La réalisation de la nasale /œ̃/ est, par contre, assez variable. En mitchif, ce phonème se prononce systématiquement [æ̃]; à Saint-Laurent, on entendra soit [æ̃], soit [œ̃], excepté chez des locuteurs âgés de 61 à 80 ans ou chez les hommes âgés de 21 à 40 ans où on n'entend que la variante [œ̃]. Une étude plus approfondie s'impose ici.
- 1.7 Le relâchement des voyelles fermées en syllabe entravée par une consonne non allongeante, trait systématique en FQ et en français acadien, est également systématique dans le parler de Saint-Laurent, tout comme en mitchif et ailleurs: « vite » [vɪt], « tout, toute » [tUt], « butte » [bYt].
- 1.8 La voyelle postérieure ouverte /a/ se réalise presque toujours [ɔ] en position finale absolue: « là » [lɔ], « ça » [sɔ], « Manitoba » [manitobɔ], « gars » [gɔ]. Chez bon nombre de locuteurs, le /ɑ/ se pro-

nonce [ɔ] même en syllabe non finale : « cassé » [kɔ : si], « passé » [pɔ : si]. Encore une fois, cette réalisation rejoint celle des autres locuteurs métis.

- 1.9 L'ouverture de /ɛ/ devant /r/ suivi d'une consonne en fin de syllabe est variable : couverte [kuvært] ~ kuvært]. Ici les hommes semblent le faire plus systématiquement que les femmes, du moins chez les plus âgés.
- 1.10 La réalisation de la diphtongue *oi* /wa/ est assez complexe. Flikeid (1988), dans son étude du parler acadien de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, en reconnaît deux types : le *oi* dans des mots comme « soir », « voile », « boîte », et le *oi* de « moi », « toi », « fois », « bois ». Nous avons également départagé *oi* en position entravée de celui qui se trouve en syllabe libre. En syllabe entravée (accentuée), comme dans « noir » ou, « poêle », *oi* se réalise systématiquement [wɛ] chez les aînés et variablement [wɛ] ou [wɔ] chez les plus jeunes (moins de 60 ans) : « framboise » [fRābwɛz], « histoire » [istwɛr]. Le groupe ...*voï*... se réalise le plus souvent ...[wɛ]... : « avoine » [awɛn], « savoir » [sawɛr].

En syllabe ouverte, la réalisation est variable pour tous les groupes d'âge. Chez les plus vieux, on entend [mwɛ] ([mwɛ̃]) ou [mwɔ] pour « moi » ; [fwɛ] ou [fwɔ] pour « fois » ; mais toujours [bwɔ] pour « bois ». Chez ceux âgés de 41 à 80 ans, on entend « roi » [rwɛ] ; « poisson » [pwɛsɔ̃] ; mais toujours [trwɔ] et [bwɔ] pour « trois, bois » ; « soixante » se prononce [swasât]. En mitchif « oi » est toujours prononcé [wɛ], quelle que soit la syllabe dans laquelle il se trouve : « poêle » [pwɛl], « loi » [lwɛ], « à soir » [aswɛr], « soie » [swɛ].

Passons maintenant aux phénomènes consonantiques (tableau 3). Comme pour les voyelles, nous reprenons les dix phénomènes analysés :

- 2.1 Dans le FM de la Saskatchewan et en mitchif, les occlusives dentales /t, d/ se réalisent systématiquement [č, ȷ] devant les voyelles antérieures fermées et les semi-voyelles correspondantes : « dur » [ȷyr], « petit » [pči], « midi » [miji], là où en canadien-français on a [t^s, d^z]. Chez nos informateurs FM de la Saskatchewan, cette affrication se fait variablement devant les [i, y] issus de la fermeture des voyelles moyennes : « côté » [kuči], « parenté » [parāči]. En mitchif, les occlusives dentales deviennent des affriquées uniquement devant les « vraies » voyelles fermées, jamais devant les [i, y] issus de /e, ø/ : « été » se prononce [iti], jamais *[iči], « deux » se prononce [dø~dy], jamais *[ȷy]. À Saint-Laurent, l'affrication est très variable ; on entend [č, ȷ] ainsi que [t^s, d^z] comme en CF, mais aussi [t̪, d̪] et même [t, d] devant /i, y/. Nos deux témoins F 81+ n'utilisent jamais [č, ȷ]. Nous n'avons pas entendu l'affrication devant des [i, y] issus de la fermeture de /e, ø/. Plus les locuteurs sont

TABLEAU 3
Réalisation des traits phonologiques retenus : les consonnes

	81+		61-80		41-60		21-40		>20	
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
2.1 /t,d/ → [č,j]	≈	-	≈	≈	≈	≈	≈	≈	+	≈
2.2 /k/ → [č] /g/ → [j]	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
2.3 /ɲ/ → [j]	+	?	+	+	+	≈	+	≈	+	?
2.4 [r]	+	+	+	+	+	+	+	≈	≈	-
2.5 C → N	+	≈	+	+	+	+	+	+	+	+
2.6 Harmonie C	≈	-	-	-	?	-	-	-	-	-
2.7 /k,g/ → [k ^w ,g ^w]	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
2.8 /l/ → [r]	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
2.9 /CC/ → C#	+	+	+	+	+	≈	+	+	+	+
2.10 [h]	?	-	+	+	≈	≈	+	≈	+	≈

jeunes, du moins pour les hommes, plus ils ont tendance à réaliser /t, d/ en [č, j]. Chez nos deux locuteurs H > 20, l'affrication était systématique.

- 2.2 La palatalisation de /k, g/ devant les voyelles antérieures, typique des parlers acadiens et phénomène également connu en mitchif : « cœur » [čœr], « culotte » [čylɔt], « curé » [čyri], « guerre » [jer], « gueule » [jœl], n'existe pas à Saint-Laurent. La seule et unique exception serait la réalisation [jœl] de « gueule ».
- 2.3 Le plus souvent, la consonne nasale /ɲ/ est réalisée phonétiquement par [j], ce qui entraîne la nasalisation des voyelles envi-

ronnantes : « poignée » [pōjē], « cogner » [kōjē]. Le phénomène s'étend également à la séquence /nj/ : « panier » [pājē]. Ce phénomène est aussi présent en mitchif. Curieusement, on ne le retrouve nulle part ailleurs au Canada, mais il est typique de certains parlers « cajuns » de la Louisiane et des créoles de l'océan Indien.

- 2.4 Le /r/ est résolument apical à Saint-Laurent, sauf chez les moins de 20 ans où une réalisation uvulaire est plus typique. Nous croyons que cette réalisation est due à l'influence de l'école où il y a de nombreux enseignants du Québec.
- 2.5 Un autre phénomène typique du FM (ainsi que du cajun et des créoles) est l'assimilation des consonnes occlusives sonores précédées d'une voyelle nasale : « novembre » [novām], « tombe » [tōm], « cendre » [sān]. Cette réalisation est systématique à Saint-Laurent, sauf pour une locutrice F 81 +.
- 2.6 Nous avons dit qu'en mitchif et en MF, surtout chez les plus âgés, un mot contenant deux constrictives non labiales était limité à deux chuintantes ou à deux sifflantes; on prononce « chasser » [sase] et non *[šase], « chaise » [sez] ou [šez] mais pas *[šez], « Jésus » se prononce [zezy]. Ce phénomène n'est pas présent à Saint-Laurent, sauf chez un locuteur H 81 + qui prononçait régulièrement [lašaš] pour « la chasse », mais il prononçait [šoz] pour « chose » et [seši] « sécher ».
- 2.7 La labialisation de /k, g/ en [k^w, g^w] devant /ɔ/, comme en mitchif, est totalement absente à Saint-Laurent : « gorgée » se prononce [gɔrži] et jamais [g^wɔrži], « cochon » [kɔšɔ] et pas *[k^wɔšɔ].
- 2.8 La substitution de [r] pour /l/, comme dans la réalisation [breru] pour « blaireau », ne se retrouve pas à Saint-Laurent, du moins pas dans les données que nous avons analysées.
- 2.9 Par contre, on observe la simplification des groupes consonantiques finals, comme dans tous les parlers français d'Amérique : « table » [tab], « contre » [kūt], « piastre » [pjas], « lièvre » [ljɛv].
- 2.10 Comme dans certains parlers du Québec, de l'Acadie et d'ailleurs en Amérique, le *h* dit « aspiré » de certains mots est réalisé par une constrictive laryngeale : « dehors » [dəhɔr], « haute » [hot]. Évidemment, c'est un phénomène variable, mais il semble prendre de l'ampleur chez les plus jeunes, car il devient systématique pour certains mots : « hâler » [hɔli], « hache » [haš].

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ces données? Évidemment, étant donné le caractère exploratoire de notre étude, toute conclusion à laquelle nous pourrions arriver serait nécessairement sujette à caution. Néanmoins, nous proposons le tableau suivant qui permet de comparer, pour les vingt traits retenus, le MF des locuteurs mitchifs ainsi que le parler des locuteurs métis que nous avons interviewés en Saskatchewan aux

locuteurs choisis au hasard pour notre analyse préliminaire de Saint-Laurent. En guise de comparaison, nous indiquons également la présence ou l'absence du trait en question dans les parlers français du Canada issus des parlers de la vallée du Saint-Laurent (le FQ) ou encore dans un des parlers acadiens (FA). Dans chaque cas, nous indiquons par un ✓ la présence du trait et par un – son absence (systématique). Pour les premiers, nous indiquons par un ≈ si leur présence est variable ou non¹⁰.

TABLEAU 4
Tableau comparatif des parlers métis, laurentien (FQ) et acadien (FA)

	SAINT-LAURENT	MF	FQ	FA
1.1 /e/ → [i]	≈ ✓	✓	–	≈ ✓
1.2 V → V:/ – r	≈ ✓	–	✓	✓
1.3 diphtongue	–	–	≈ ✓	≈ ✓
1.4 V → $\tilde{V}$ / – N	≈ ✓	✓	≈ ✓	?
1.5 / $\tilde{\alpha}$ / → / $\tilde{\text{æ}}$ /	–	–	≈ ✓	–
1.6 / $\tilde{\text{æ}}$ / → [$\tilde{\text{æ}}$]	≈ ✓	✓	≈ ✓	≈ ✓
1.7 /i/ → [I]	✓	✓	✓	✓
1.8 / α / → [ɔ]	✓	✓	✓	✓
1.9 / ϵ / → / æ / – rC#	≈ ✓	✓	≈ ✓	✓
1.10 /wa/ → [w ϵ]	≈ ✓	≈ ✓	≈ ✓	≈ ✓
2.1 /t,d/ → [č,ǰ]	≈ ✓	✓	≈ ✓	–
2.2 /k/ → [č]	–	≈ ✓	–	≈ ✓
2.3 /ɲ/ → [j]	✓	✓	–	–
2.4 [r]	✓	✓	≈ ✓	≈ ✓
2.5 C → N/ $\tilde{V}$ – #	✓	✓	–	?
2.6 Harmonie C	–	✓	–	–
2.7 /k/ → [k ^w]	–	≈ ✓	–	–
2.8 /l/ → [r]	–	≈ ✓	–	–
2.9 CC → C/ – #	✓	✓	✓	✓
2.10 [h]	✓	✓	≈ ✓	✓

Ce tableau nous permet d'affirmer que le parler de Saint-Laurent diffère à certains égards de celui des autres locuteurs MF, particulièrement ceux du mitchif, soit qu'un trait particulier est absent dans le parler de Saint-Laurent, mais (variablement) présent dans le MF (par exemple, en 2.2, 2.6, 2.7 et 2.8) ou le contraire : un trait est (variablement) présent à Saint-Laurent, mais absent en MF (en 1.2). Néanmoins, le parler de Saint-Laurent et le MF partagent également un certain nombre de caractéristiques que le FQ ne possède pas (1.1, 1.4, 2.3, 2.5). Ces deux parlers diffèrent du FA par certains traits (1.3, 2.1 et 2.3), mais ils en partagent d'autres (comme en 1.1, 1.6, 1.7, 1.8, 1.9, 1.10). Il est frappant de constater que la différence entre le parler MF et le parler FQ est relativement importante : seulement 9 traits sur 20 se retrouvent dans l'une et l'autre variété. La différence entre le parler de Saint-Laurent et le MF tient surtout au phénomène suivant : plusieurs traits systématiques en MF (systématiquement présents ou absents) seront plutôt variables à Saint-Laurent; c'est le cas des traits 1.1, 1.2, 1.4, 1.6, 1.9 et 2.1.

Bien sûr, les données dont nous disposons grâce au corpus Lavallée nous permettent d'établir une parenté certaine entre le parler de Saint-Laurent et le MF sur des bases autres que phonologiques. Ainsi, les locuteurs des deux parlers utilisent systématiquement la forme *onvaient* pour la 3^e personne du pluriel de l'imparfait de *avoir*, par opposition à *sontaient* pour le verbe *être*, phénomène unique au Canada. Dans les deux parlers, l'obligation est exprimée par *ça prend...* comme dans « *ça prend tu connais ça* » (= il faut que tu saches cela). À notre connaissance, cette tournure n'existe dans aucun autre parler canadien.

De même, certains pronoms interrogatifs tels que *ivoù* ou *d'ivoù* pour *où*, (ou ses variantes FQ (*d'ioù*, (*d'ioùsque*) se retrouvent uniquement dans les parlers métis. Une étude plus approfondie et plus détaillée nous permettra assurément de tracer les structures particulières du parler des Métis de l'Ouest canadien.

BIBLIOGRAPHIE

Bakker, Petr, *A Language of Our Own : The Genesis of Michif; the Mixed Cree-French Language of the Canadian Metis*, Amsterdam, University of Amsterdam Press, 1992.

Dolbec, Jean et Claude Paradis, « Modélisation de la varia-

tion phonétique en français québécois », dans *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, vol. 10, n° 3, 1991.

Flikeid, Karin, « Recherches sociolinguistiques sur les parlers acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-

Écosse », dans Mougéon et Beniak (éditeurs), *Le Français canadien parlé hors Québec*, Québec, PUL, 1989.

Giraud, Marcel, *Le Métis canadien : son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Paris, Institut d'ethnologie, 1945.

King, Ruth et Robert Ryan, « La Phonologie des parlers acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard », dans Mougeon et Beniak, *op.cit.*

Labov, William, *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1972.

Lavallée, Guy, *The Metis People of Saint-Laurent, Manitoba. An Introductory Ethnography*, mémoire de maîtrise, Vancouver, Université de Colombie-Britannique.

Papen, Robert, « Quelques remarques sur un parler français

méconnu de l'Ouest canadien : le métis », dans *Revue québécoise de linguistique*, vol. 14, n° 1, 1984, p. 113-139.

Papen, Robert, « Linguistic Variation in the French Component of Métif Grammar », in W. Cowan (ed.), *Papers from the Eighteenth Algonquian Conference*, Ottawa, Carleton University Press, 1987a, p. 247-259.

Papen, Robert, « Le Métif : le nec plus ultra des grammaires en contact », dans *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, vol. 6, n° 2, 1987b, p. 57-70.

Papen, Robert, « Sur quelques processus phonologiques, morphologiques et lexicaux du métif », dans R.M. Babitch et al. (éditeurs), *Actes du onzième colloque annuel de l'A.L.P.A.*, Shippagan, Université de Moncton, 1988.

Saint-Onge, Nicole, « Race, Class and Marginality in an Interlake Settlement: 1850-1950 », in *The Political Economy of Manitoba*, Regina, Canadian Plains Research Center, University of Regina.

NOTES

1. Les données sont tirées de P. Laverdure et I. Allard (J. Crawford, ed.), *The Michif Dictionary*, Winnipeg, Pemmican Press, 1983. Nous donnons une transcription phonétique (large) ainsi qu'une traduction. Les séquences crie sont soulignées. Nous utilisons les symboles suivants : [š] : A.P.I. [ʃ]; [č] : A.P.I. [tʃ]; [j] : A.P.I. [dʒ].
2. Certains parlers du Québec, surtout celui de la Beauce, ont également cette particularité.
3. En cela, le français métis semble se rapprocher de certains parlers acadiens (Flikeid, 1989).
4. Bakker (1992, p. 247-256) discute en détail des influences de l'ojibwe en mitchif.
5. Cette stratification sociale reprend d'ailleurs celle qui existait en Nouvelle-France entre les colons sédentaires et les « coureurs de bois », plus enclins à

l'aventure et, de ce fait, considérés comme nomades.

6. Le père G. Lavallée est lui-même un Métis d'origine.

7. On doit noter ici que les Métis de Saint-Laurent (et d'ailleurs au Manitoba) appellent le français qu'ils parlent le mitchif « français » par rapport au mitchif « cri » — ce que nous appelons le mitchif propre. Afin d'éviter toute confusion, nous continuerons d'utiliser le terme français *métis* pour désigner les divers parlers français des Métis et nous limiterons l'utilisation du vocable *mitchif* à la langue mixte franco-crie que nous avons décrite plus tôt.

8. Selon Labov (1969), le registre « vernaculaire » est celui qui montre le plus de systématisme. C'est le parler qu'on utilise avec ses proches ou avec des personnes qu'on connaît bien

dans des conversations familiales portant sur des sujets également familiaux. Nous remercions ici le père Guy Lavallée, o.m.i., ainsi que le *Metis Language Committee* de la *Manitoba Metis Federation* d'avoir si gentiment mis à notre disposition les enregistrements des entrevues à partir desquels nous avons réalisé nos analyses.

9. Nous rappelons ici qu'étant donné le caractère exploratoire de cette étude, les résultats sont sujets à une grande caution. Une analyse quantitative minutieuse devra certainement être effectuée afin d'appuyer ou d'infirmer les résultats préliminaires.

10. Les données sur le FQ et sur le FA sont basées, entre autres, sur les travaux de Dolbec et Paradis (1991) pour le FQ et sur Flikeid (1989), King et Ryan (1989) pour le FA.